



CONCRÈTEMENT APPRENDRE ET CULTIVER LA PAIX

Par Guillaume Lohest

Une véritable culture de la paix ne se construit pas dans l'urgence de la guerre, mais patiemment dans les multiples domaines de la vie. On parlera ici entre autres d'éducation, d'empathie, de jeux, d'aïkido et d'intériorité. Non pas pour fuir le domaine du politique, mais parce qu'un « art de la paix » doit avoir d'innombrables racines.

La paix « n'est pas l'absence de guerre, c'est une vertu, un état d'esprit, une volonté de bienveillance, de confiance, de justice », affirmait le philosophe Baruch Spinoza. Cela rejoint le concept de « culture de la paix » que l'UNESCO promeut et travaille depuis des décennies (Cf. encadré p. 18), selon le principe suivant : « Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ».

« L'art de la paix » est le titre d'un récent ouvrage de Bertrand Badie. Une expression qui dit bien ce que nous allons explorer dans cet article. D'autres livres portent d'ailleurs le même titre ! Je propose de sauter de l'un à l'autre, pour aborder quelques domaines concrets (parmi d'autres) où peut se construire un art, une culture véritable de la paix.

DANS LES CLASSES

C'est à l'éducation qu'on pense en premier lieu. « J'ai été frappé, rapporte Bertrand Badie, de constater à quel point, en France, nous négligeons l'éducation à la paix des enfants. Notre histoire nationale est majoritairement enseignée à travers le prisme de la guerre, des récits de Vercingétorix à ceux des deux guerres mondiales en passant par les exploits militaires de Napoléon. Mais qui leur apprend l'histoire de la paix¹ ? » L'école, bien sûr, a une mission fondamentale. Dans les contenus enseignés, mais aussi dans les finalités globales qu'on lui attribue. Centrée sur l'apprentissage de compétences en vue de prendre une place dans la société (par le travail et par la citoyenneté), et même si de nombreux acteurs tentent de faire évoluer les choses, l'école reste majoritairement organisée sur le mode de la

La culture de la paix définie par l'ONU

La culture de la paix est l'ensemble « des valeurs, des attitudes et des comportements qui reflètent et favorisent la convivialité et le partage fondés sur les principes de liberté, de justice et de démocratie, tous les droits de l'homme, la tolérance et la solidarité, qui rejettent la violence et inclinent à prévenir les conflits en s'attaquant à leurs causes profondes et à résoudre les problèmes par la voie du dialogue et de la négociation et qui garantissent à tous la pleine jouissance de tous les droits et les moyens de participer pleinement au processus de développement de leur société ».

(Assemblée générale des Nations Unies, dans sa résolution 52/13 du 15 janvier 1998)

compétition, entre élèves et entre établissements. Une culture de la paix exige pourtant une tout autre disposition, sous-représentée dans les apprentissages : l'empathie, c'est-à-dire la capacité à entrer à l'intérieur du ressenti, de la souffrance d'autrui.

Le neuropsychiatre Boris Cyrulnik appelle de ses vœux la mise en place d'une véritable pédagogie de l'empathie à l'école. Les écrivains, les cinéastes, les journalistes, « les fabricants de mots » peuvent jouer un rôle important selon lui, car les récits aident à découvrir le monde mental de l'autre. Plusieurs études ont d'ailleurs mis en avant l'importance de la lecture de récits de fiction dans la construction de l'empathie². Au Danemark, depuis 1993, tous les élèves de 6 à 16 ans ont carrément une heure de « cours d'empathie » par semaine, dans le cadre du programme « Klassens tid ». Bertrand Badie estime qu'il est aus-

si fondamental de mettre en évidence l'histoire des autres régions du monde. « Il est nécessaire d'apprendre à nos enfants à mieux connaître l'histoire de l'Autre, qu'il s'agisse de l'histoire chinoise millénaire, de l'Afrique précoloniale ou du monde arabe, pour prévenir les phénomènes d'exclusion et d'ignorance. Finalement, il est temps d'enseigner aux enfants la « mondialité ». En tant que citoyens du monde, ils sont des « piétons de la mondialisation », ce qui signifie être conscient des enjeux globaux comme l'insécurité alimentaire, climatique ou sanitaire et avoir des gestes quotidiens pour y répondre. L'éducation à la paix est un véritable apprentissage, et elle est plus indispensable que jamais dans le monde globalisé que nous habitons³. »

PAR LE JEU

On associe souvent la guerre et la compétition. Ce sujet mérite de la nuance. Certains parents ou enseignants, dans le souci d'éduquer à la paix, vont tout faire pour éviter les jeux compétitifs à la maison et dans la cour de récréation, et tenteront de couper court à tout jeu de guerre ou de bataille. Dans cette vision, il s'agit de remplacer toute activité de compétition par de la coopération.

Il serait maladroit de donner ici une opinion tranchée et définitive, mais la plupart des sources relativisent cette association spontanée entre compétition et guerre, voire la contredisent. En ce qui concerne les jeux de guerre et même les jeux vidéo, la plupart des résultats de recherche n'indiquent pas de causalité avec des comportements agressifs et violents – qui sont plutôt liés à des phénomènes d'exclusion et de troubles préexistants. Quant aux jeux de bataille (le fait pour les enfants de jouer à se battre), ils sont même carrément plébiscités. Il s'agirait d'un héritage génétique commun à tous les mammifères, qui favorise la socialisation. « Les jeux d'affrontement, les jeux de guerre ou les jeux dans lesquels les enfants mettent en scène de la violence, leur permettent de grandir, tant qu'ils restent dans le faire semblant. Ils mettent en scène leur

agressivité, le sentiment de compétition souvent à l'œuvre à l'école et dans le social. Même si cela n'est pas facile à supporter pour les adultes, les enfants ont besoin de l'espace ludique pour s'affronter symboliquement, métaboliser, digérer ce qu'ils voient, ce qu'ils vivent⁴. » Selon cette vision, un peu contre-intuitive, les jeux de guerre ne sont pas un « apprentissage de la guerre », ils ne favorisent pas la violence, mais offrent un espace symbolique permettant de la canaliser, de la digérer à un âge où les mots manquent. Du moins tant que ces jeux sont assumés pour ce qu'ils sont (du faire semblant), accompagnés, et ne sont pas mis au service d'une idéologie militariste ou néolibérale. Parfois, la limite est difficile à cerner.

Plutôt qu'opposer compétition et coopération dans le jeu, il faudrait donc plutôt opposer ce qui relève du symbolique (des règles, un cadre, un jeu, un sport, qu'il soit compétitif ou coopératif) et ce qui relève du réel (l'école, l'économie, la guerre). Ce qui est problématique n'est donc pas la compétition en tant que telle, mais la finalité qu'elle poursuit et la place qu'elle prend dans nos vies. Dans une société où la concurrence économique fait office de loi fondamentale, il est indispensable de « remettre la compétition à sa place » en quelque sorte. Elle n'a de sens que dans l'espace symbolique et codifié du jeu, si elle permet de sublimer pacifiquement la rivalité et la violence : il n'y a pas d'ennemis mais des adversaires dont la vie et la dignité ont davantage de valeur que mes objectifs de victoire. Les jeux coopératifs permettent une expérience complémentaire et supplémentaire, qui est d'éprouver une motivation dans l'entraide pour affronter, non pas un ennemi, pas même un adversaire, mais l'adversité.

EN SOI-MÊME

Un autre « art de la paix » a été écrit pour résumer les enseignements de Morihei Ueshiba, le fondateur de l'aïkido qui est... un art martial ! Plus précisément, il se veut une transformation, une évolution des finalités profondes des arts martiaux traditionnels. « La vraie voie du

Guerrier, selon lui, est de prévenir le massacre, elle est l'art de la paix, la puissance de l'amour. » En aikido, ce ne sont pas des paroles en l'air, ce n'est pas une énième version du « Si tu veux la paix, prépare la guerre ». En effet, « l'entraînement en aikido est perçu comme un moyen de cultiver des vertus telles que le courage, la sincérité et la magnanimité. Contrairement aux sports de compétition, l'aikido favorise la coopération et le développement personnel plutôt que la rivalité⁵ ». La disposition mentale des pratiquants de l'aikido n'est jamais ni d'attaquer, ni de vaincre physiquement les adversaires, mais de les vaincre « spirituellement, en leur faisant réaliser la folie de leur action ». Concrètement, l'aikido traduit donc en actes une disposition d'esprit qui est celle de refuser l'affrontement, de détourner l'attaque, de « la guider par des mouvements souvent circulaires ou en spirale ; détourner sa force jusqu'à ce qu'emportée par l'élan l'attaque s'évanouisse d'elle-même ».

Ce petit détour surprenant par l'aikido n'a pas pour but de réfléchir aux applications concrètes de cet art martial, mais de nous amener à la dernière étape centrale de notre réflexion : l'intériorité. On en revient au principe fondamental énoncé par l'UNESCO, selon lequel la paix commence à se faire dans l'esprit des êtres humains. Bien sûr, l'intériorité est souvent

méprisée par les passionnés de politique, qui y voient des niaiseries spirituelles. J'inviterai simplement ici à considérer l'hypothèse que cette dimension intérieure n'est pas un vulgaire relent de religiosité (les pires horreurs commises au nom de la religion n'ont jamais eu aucun rapport avec l'intériorité) mais ce qui manque le plus à notre époque.

Le moine bouddhiste vietnamien Thich Nhat Hanh a, lui aussi, publié un livre intitulé *L'art de la paix*. Lors d'une retraite organisée en 2003 avec un groupe de Palestiniens et d'Israéliens, il a insisté sur le fait que le véritable ennemi n'est jamais une personne mais un mode de pensée, une perception erronée. « Il y a des choses intérieures que nous devons faire. Ne pensez pas que tout va bien à l'intérieur et qu'il ne reste plus que des choses à faire à l'extérieur. C'est une grave erreur. Rentrer en nous-mêmes – réorganiser les choses de manière à avoir l'harmonie et la paix à l'intérieur – nous apportera beaucoup de pouvoir. Ce pouvoir ne peut être considéré en termes d'armes, de technologies ni de soldats⁶. »

Cela peut ressembler à une rêverie de bisounours. Ceux qui connaissent un peu la vie de Thich Nhat Hanh savent qu'il n'en est rien, et qu'aucune culture de la paix ne peut tenir uniquement avec des idées, des rapports de force et de la paperasse. □

Paix et communication

Un autre domaine concret et quotidien de la construction d'une culture de la paix concerne, tout simplement, la façon dont nous nous parlons les uns aux autres. Notre langage verbal et non-verbal contient potentiellement, chaque jour, chaque heure de notre vie, de l'agressivité et de la violence, directe ou indirecte. L'une des approches possibles permettant de travailler notre communication est la CNV (Communication NonViolente) développée par Marshall Rosenberg. Mais de façon plus spontanée et générale, l'attention aux mots, aux intonations, aux intentions de nos paroles est un premier pas essentiel à franchir par chacun.

Hospitalité et « micropaix »

« La deuxième vertu que je voudrais souligner nous vient d'Emmanuel Kant. Il affirmait que la paix ne pouvait se réaliser qu'en respectant les règles de l'hospitalité. Cette idée est puissante, car elle déplace la responsabilité de la paix des seuls gouvernants aux individus. Apprendre à accueillir l'Autre, à ne plus voir l'étranger comme un ennemi, constitue un premier pas vers une « micropaix », atome d'un ordre universel pacifique. Dans le contexte actuel, cela signifie accepter les migrations, non pas comme un chaos, mais comme une composante essentielle d'un monde globalisé. Se tenir à distance des discours démagogiques qui stigmatisent l'Autre est crucial pour empêcher la banalisation de la violence et l'exclusion qui mènent à la guerre. »

Bertrand Badie : « Il est impératif de réévaluer notre conception de la paix », dans *Émile, le magazine des Sciences Po*, 19 décembre 2024, propos recueillis par Lisa Dossou et Maïna Marjany.

1. Bertrand Badie : « Il est impératif de réévaluer notre conception de la paix », dans *Émile, le magazine des Sciences Po*, 19 décembre 2024, propos recueillis par Lisa Dossou et Maïna Marjany.

2. La plus célèbre de ces études a été menée par deux chercheurs néerlandais en 2013 : Bal P.M. et Veltkamp M., *How Does Fiction Reading Influence Empathy ? An Experimental Investigation on the Role of Emotional Transportation*. PLoS ONE 8(1): e55341.

3. Bertrand Badie : « Il est impératif de réévaluer notre conception de la paix », op. cit.

4. Sophie Marinopoulos, « Pourquoi laisser l'enfant jouer à la guerre ? », www.yapaka.be

5. Morihei Ueshiba, *L'art de la paix*, Enseignements du fondateur de l'aikido regroupés par John Stevens.

6. Thich Nhat Hanh sur... / La paix entre Palestiniens et Israéliens, 11 juin 2021, <https://plumvillage.org>